

Les Canadiens à Cannes : passage à la simplicité

Léo Bonneville

Number 73, July 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51432ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1973). Les Canadiens à Cannes : passage à la simplicité. *Séquences*, (73), 9–11.

Passage à la simplicité

Léo Bonneville

Cette année, au Festival de Cannes, le cinéma canadien ne montrait pas les dents et ne s'affichait pas comme n'ayant pas froid aux yeux. Le tintamarre d'un char allégorique circulant dans les rues (il y a deux ans), le concert tonitruant de Robert Charlebois suivi d'un feu d'artifice (l'an dernier), tout cela était bien éteint. Tout le côté tapageur et folklorique qui avait marqué ces deux dernières années était disparu. Quelque chose de plus sérieux et de plus pratique prenait place. Une visite aux quartiers généraux du cinéma canadien à l'hôtel Carlton m'a fait apprécier l'excellente organisation comprenant tout ce qui est indispensable pour rejoindre les gens, pour transmettre des messages, pour distribuer des laissez-passer, etc., et une équipe fonctionnelle qui s'attachait à répondre aux demandes pour ne pas dire aux exigences des visiteurs. Il faut noter également le stand canadien au palais des festivals qui était bien muni et bien fréquenté par les journalistes et les distributeurs. Toute la documentation sur les films canadiens à Cannes – non seulement dans la compétition mais également à la quinzaine des réalisateurs, à la semaine de la critique et surtout au marché du film – se trouvait réunie dans une pochette rouge (couleur du drapeau national) que l'on trouvait sous le bras de nombreux journalistes. Cette

pochette bien garnie n'offrait qu'une double carence : la quantité et la qualité des photos. Il faut espérer que les producteurs feront un effort dans les années à venir pour satisfaire les journalistes qui souhaitent des photos pour illustrer leurs articles.

Une soirée-rencontre

La fête canadienne qui avait fait couler beaucoup d'encre l'an dernier s'est résumée cette année à un buffet froid. Les invités pouvaient déguster des boissons (il y avait du champagne, bien sûr) et croquer des canapés. Au lieu de nous réunir, Canadiens – toujours très nombreux à Cannes, on en comptait plus de cent trente-cinq cette année – pour un dîner de famille en compagnie de quelques invités de marque, nous pouvions circuler dans les salons de l'hôtel Martinez en devisant avec des amis, des réalisateurs, des acteurs, des producteurs, des critiques, des journalistes... Ces rencontres provoquaient des échanges toujours profitables et nouaient des liens appréciables. Commencée après minuit – c'est-à-dire après la projection du soir de *La Mort d'un bûcheron* – cette fête s'est terminée, faute de participants, alors que l'aube s'annonçait. Soirée agréable par les nombreux contacts effectués et sans doute moins coûteuse que le

banquet élaboré de l'an passé. Toutefois, on peut regretter une certaine lenteur à laisser entrer les invités qui étaient filtrés comme s'il s'agissait d'une réception extraordinaire. Il semble qu'en une telle occasion, il faut montrer plus d'empressement à recevoir les invités qu'une méfiance à les passer devant trois ou quatre "contrôleurs".

Le marché du film

Mais le Festival de Cannes, c'est avant tout les films. Et pour les nombreux distributeurs et producteurs venus à cette foire, c'est le marché du film. Encore une fois, les Canadiens avaient réservé le cinéma Vox de la rue d'Antibes. Cette salle a accueilli de nombreux visiteurs qui n'étaient plus de simples spectateurs ou curieux mais des personnes qui avaient des intérêts dans l'industrie cinématographique. Organisation plus sérieuse qui se préoccupait de présenter les films de chez nous à des acheteurs éventuels. Puisqu'il s'agit d'un marché du film, il est tout à fait normal que les premiers intéressés soient ceux qui cherchent des films pour leurs pays respectifs. Combien s'est-il vendu de films canadiens à Cannes ? A écouter nos distributeurs et nos producteurs, on ne saurait dire. Certains prétendent avoir fait de bonnes affaires ; d'autres n'y ont guère trouvé d'avantages commerciaux. Qui croire ? Et quelles sont les transactions qui se sont faites ? Qui le dira ? Il est dommage que nous ne possédions aucune statistique sur le marché du film canadien à Cannes. Il serait intéressant de savoir si nos films sont en demande. Si oui, par quels pays ? Quels sont, par exemple, les pays qui ont acheté *J'ai mon voyage*, de Denys Héroux, devenu en France, *Quand c'est parti, c'est parti*. On dirait que les distributeurs et les producteurs craignent de nous faire connaître leurs succès et leurs échecs. La population de chez nous qui entend parler de Cannes pendant quinze jours serait sans doute curieuse de savoir la popularité de nos films. Quelle discrétion de la

part d'une industrie qui pourtant ne ménage pas sa publicité ! Espérons qu'un jour des statistiques nous feront connaître les aléas d'une industrie capricieuse.

La compétition

Toutefois, il ne faut pas oublier que le Festival de Cannes, c'est également une grande compétition. Un seul film canadien était concurrent : *La Mort d'un bûcheron*. Le film de Gilles Carle n'a pas déclenché l'enthousiasme que nous avons observé à l'occasion de la projection de *La Vraie Nature de Bernadette*. On a remarqué des faiblesses dans le scénario, autant du point de vue de la construction que de la compréhension. Et puis, il y a ce langage qui n'était pas toujours

La mort du bûcheron, de Gilles Carles



saisi par des spectateurs peu familiers avec nos jurons car le film déborde de gros mots. Cependant les spectateurs ont été unanimes à admirer le jeu et la plastique de Carole Laure qui a fait s'écrier :

Tout Cannes pour Carole a les yeux de Bilodeau.

Cette déception pour *La Mort d'un bûcheron* devait être accompagnée de l'indifférence qui a marqué la présentation, hors compétition, du film de Claude Jutra : *Kamouraska*. Personne ne nie que le film soit beau, artistiquement fait et joué, bref, d'une esthétique soignée... Justement c'est cela qu'on a reproché au film. Il est trop beau. C'est-à-dire qu'il relève d'un art trop classique. Trop bien mesuré. De plus, le sujet, tiré d'un roman situé au XIX^e siècle, a peu intéressé les spectateurs. Et pourtant, il y a deux ans, avec *Le Messager*, Joseph Losey avait enchanté les spectateurs. On a trouvé *Kamouraska* froid. Et on est passé outre.

Cependant Denys Arcand était là

C'est devant *Réjeanne Padovani*, présenté à la Quinzaine des réalisateurs, que les cris

d'admiration ont fusé. Le film touche à la politique. Tout de suite tout le monde est aux aguets, surtout en Europe. Et justement les spectateurs ont marché. Ils ont marché parce qu'ils ont vu comment le pouvoir, comment l'argent pouvaient corrompre... Et ils ont trouvé audacieux et courageux qu'un réalisateur s'attaque ainsi à des hommes politiques. Il faut dire que le film se suit avec intérêt, que les acteurs remplissent leur rôle avec efficacité et que la dénonciation porte juste. Et ainsi *Réjeanne Padovani* est passé pour le meilleur film canadien du Festival de Cannes 1973.

Le modeste Denys Arcand ne s'en est pas troublé pour cela. Il continue à faire son travail avec une sérénité qui traduit une excellente santé. C'est un auteur qu'il faudra suivre. Par deux années consécutives, Denys Arcand a fait parler de lui à Cannes, l'an dernier, avec le sinistre *Maudite Galette* et cette année avec le remarquable *Réjeanne Padovani*. Peut-être le temps est-il venu pour Denys Arcand d'entrer résolument dans la grande compétition de Cannes. On verra l'an prochain.

Kamouraska, de Claude Jutra

